



## RENCONTRE SPÉCIALE

# Il était une fois ou il n'était pas Myriame El Yamani, passeuse d'histoires

BLANDINE PHILIPPE

Cet après-midi de juillet, nous sommes encabanés à l'Échourie de Natashquan.

Au dehors, il pleut à boire debout. Au dedans, le tambour résonne et nous dansons le Makusham.

Innuadie 2007 rend hommage aux Acadiens et aux Innus (Montagnais), dans le cadre de sa deuxième édition d'un festival de contes et de légendes.

Le temps est ici suspendu. J'entre alors furtivement dans l'univers de ces conteurs et conteuses pour marcher sur la route qu'ils tracent devant moi et n'en sortir que par des chemins de traverse. Est-ce en ce sens que le conte voyage? Je ne perçois pas encore le privilège qui m'est offert.

«Avec le conte on réalise que d'un bout à l'autre de la planète, on raconte tous les mêmes histoires, me partage Myriame El Yamani. On a tous la même quête de sens, on se pose toutes les mêmes questions. C'est simplement relocalisé et ça finit par créer une tradition que l'on dit culturelle, mais sur le fond, les contes sont tous pareils.»

C'est à Innuadie que j'ai fait la connaissance de cette diseuse de paroles, cette femme de parole, qui ne jette ses amarres que sur les mots nomades, vestiges bien vivants de ses origines yéménite, marocaine et bretonne. Une question de respiration.

Il y a dix ans, Myriame El Yamani décide de faire le saut : passer de la mémoire visuelle à la mémoire auditive. De ses vingt années de carrière comme journaliste, chercheuse et enseignante, elle conservera le cadre de la parole, au centre de sa vie. Mais cette fois, elle choisit de décider de la fin de l'histoire.

Myriame conte. Elle conte partout. Elle conte sur tout. Du conte tradi-

tionnel au conte de création, du conte pour enfants au conte érotique, elle récupère au vol des mots entendus, des faits vécus, qu'elle «alchimise» en histoires nouvelles, qui à leur tour seront entendues par d'autres oreilles, puis nommées par d'autres bouches...

Une passeuse d'histoires qui transmet la mémoire, mais pas de n'importe quelle manière.

**[...] ces figures étrangères, pour la plupart des femmes, qui ont créé Montréal et dont on ne parle pas.**

«Un conte est une initiation à la vie. Tu es responsable de ce que tu racontes et tu ne peux pas raconter n'importe quoi, confie-t-elle. Tu es responsable de ta parole qui, lorsqu'elle est lâchée, est déjà perdue pour toi et tu ne sais pas qui va la ramasser... je n'ai pas le contrôle sur ce que l'autre entend. Les conteurs ont un sens à donner à leurs mots parce que ces mots sont très puissants.»

Avec son public, Myriame El Yamani peut tout faire : le faire rire, le faire pleurer, lui faire peur, l'attrister, le mettre en colère, mais aussi le guérir de manière souvent insoupçonnable. À la fin de l'histoire, elle le récupère et le ramène dans la vraie vie : cela fait partie des formules du conte.

C'est alors dans ce Ici et maintenant que l'art de la relation opère. Dans ce monde où l'on est «plogué» sur tout, le conte nous permet d'entrer en relation. Il nous rappelle qu'il nous faut nous asseoir et qu'il n'y a rien de tel que la relation de toi à moi.

Si la culture est déjà le parent pauvre de toute société, Myriame El Yamani a dû se battre pour briser certaines croyances : «On m'a répondu que les conteurs sont des quêtoux, qu'ils ne sont pas des artistes... Que

nos histoires sont pour les enfants... Alors que je fais du conte de création, pas forcément du traditionnel ni du folklore. C'est une parole diversifiée.»

Et c'est dans cette diversité que Myriame a choisi d'œuvrer. Elle aime défricher et bâtir des projets. Initiatrice de la Maison internationale du conte à Montréal (centre de services pour conteurs qui à terme serait un lieu de résidence pour conteurs étrangers), elle a également créé le Festival international du conte (troisième édition cette

année), ainsi que la Nuit internationale du conte en Acadie, précurseur du Festival international de contes et parures acadiennes. Les projets ne manquent pas.

L'écriture la passionne toujours et aujourd'hui elle se plonge dans une autre histoire de Montréal. Un projet de spectacle sur les «remarquables oubliés», ces figures étrangères, pour la plupart des femmes, qui ont créé Montréal et dont on ne parle pas. «C'est très intéressant cette ville. On pense qu'il y a deux solitudes, un cloisonnement français-anglais, et que les immigrants ont soudainement débarqué. Mais ce n'est pas vrai. Il y avait même des Syriens avant la colonisation!»

Au hasard de ses pas et de ses intuitions, guidée par certaines de ses intimes convictions, Myriame El Yamani va à la rencontre des choses qui sauront la toucher. Dans une ville cosmopolite comme Montréal, elle regrette de ne pas entendre de conteurs parler dans la langue de leur pays. Elle regrette que les communautés culturelles n'aient pas encore la place qui leur est due dans le paysage culturel québécois. Alors elle les cherche et tente de les convaincre.



«D'abord pour que les gens s'initient à une autre musicalité et pour qu'ils voient par exemple qu'un conteur portugais n'est pas du tout le même selon qu'il raconte en français ou en portugais. C'est une autre personne... Tu le vois même physiquement... Toutes les nuances, les sensibilités, les réactions, les gestuelles, les vocales, ne sont pas les mêmes.»

À travers ce choc et ses manières dépayssantes de raconter, le conteur

nous permet de voir et de percevoir le monde et ses gens d'une tout autre manière. C'est donc pour cela que les contes voyagent et qu'ils ne peuvent que voyager.

D'ailleurs, saviez-vous que les contes des Mille et une Nuits ont leur version madelinienne?...

Informations et programmation à : [www.maisoninternationaleduconte.com/](http://www.maisoninternationaleduconte.com/)

## L'île des sentiments

PAR MYRIAME EL YAMANI



Adaptation d'un conte maghrébin, créé par Hassan Boulquaraa et entendu de Lila Khalel sur un CD : «Rêves conteurs».

Il y a de cela bien longtemps existait une petite île du bout du monde. Tous les sentiments y avaient été conviés et ils s'y côtoyaient sereinement. La tâche n'avait pas été facile. La haine avait bien essayé d'écraser l'amour, en vain. De son côté, la patience avait été obligée de faire preuve de tout son talent pour calmer la colère. Même la tristesse avait fini par sourire et s'était assise aux côtés de la joie. Ils auraient pu vivre ainsi longtemps, chacun occupant la place qui lui était due.

Jusqu'au jour où, au cœur d'une tempête qui se levait, un oiseau, porteur de mauvaises nouvelles, leur cria, à tire d'ailes :

— Fuyez, car demain la mer va vous engloutir!

Cette nouvelle perturba la vie des sentiments qui se réunirent de nouveau afin de décider ce qu'ils devaient faire. Après d'interminables discussions et de nombreuses disputes, ils en arrivèrent

à ce que font les ministres des pays du monde entier : un compromis. Tous s'en iraient, sauf un, le plus grand : l'amour.

Le leur expliqua, chacun à leur tour :

— Moi, je suis né sur cette île. J'y ai grandi et je suis très attaché à ce bout de terre qui a vu mes premiers pas, entendu mes premiers rires et mes premiers pleurs. Je l'aime, mon île. Et quand on aime, on ne déserte pas.

Un à un, les autres sentiments quittèrent l'île, chacun y allant selon son rang. Les plus pauvres partirent sur de simples barques ou de petits canots. D'autres s'en sont allés sur des bateaux de pêche ou des voiliers. Il y en eut même un qui s'offrit le luxe d'un paquebot.

Ce que l'oiseau de malheur avait prédit ne tarda pas à se produire. La mer, gonflée par la force de la tempête, se rua à l'assaut de l'île, allant jusqu'à frôler les pieds de l'amour. Désemparé, celui-ci à tourné son regard vers les embarcations qui s'éloignaient. Malgré son attachement à l'île, il comprit qu'il ne servirait à rien d'y rester et de disparaître. Il se mit alors à appeler ses compagnons pour qu'on revienne le chercher. En vain, hélas! Aucun d'eux ne fut sensible à sa demande. Personne ne voulait de l'amour à son bord. Ils avaient tous de bonnes rais-

sons : l'amour est trop grand, l'amour est trop fragile, l'amour est trop précieux, l'amour est trop lourd... Et la mer a continué à monter, monter, monter.

À l'instant même où la mer allait engloutir l'amour, un homme est apparu. Un vieil homme à longue barbe blanche, emmitoufflé dans un grand manteau blanc. Il s'est approché doucement, a enveloppé l'amour dans son manteau, l'a transporté au-dessus de l'île presque disparue et l'a déposé délicatement sur la terre ferme.

L'amour, encore sous le coup de l'émotion, mais tout heureux d'être vivant, lui a demandé :

— Qui êtes-vous, vous qui m'avez sauvé la vie? Que puis-je faire pour vous remercier?

— Moi, a répondu l'homme à grande barbe blanche, je suis le temps. Et si tu veux me remercier, promets-moi de ne jamais me quitter.

L'amour, qui n'avait qu'une parole, a promis. Ils ne sont jamais quittés. On dit même qu'ils se sont aimés, longtemps et tendrement, et qu'ils eurent beaucoup d'enfants. Depuis, il n'est pas rare d'entendre qu'avec le temps, l'amour s'en va. Mais que parfois aussi, avec le temps, l'amour revient.